

LE LIVRE DE LA SEMAINE

Journal d'André Gide

La première biographie intégrale d'André Gide devra comporter un chapitre pour lequel je propose ce titre : distillation de son Journal. Car il sera fort intéressant de démêler dans quelle mesure Gide aura cédé à la sollicitation des événements lorsqu'il détachait du Journal certains « feuillets », lorsqu'il publiait dans la N. R. F. et en deux volumes les fragments datés de 1929 à 1935, lorsqu'il englobait ces « cahiers » dans les quinze tomes de ses Œuvres complètes. Aujourd'hui l'ensemble reparait dans la Bibliothèque de la Pléiade (1) ; on y ajoute les pages écrites jusqu'en janvier 1939 et on nous donne, en manière de prime, les noms des personnages précédemment masqués par des initiales. Nous voici donc à l'avant-dernière étape si, comme nous l'espérons, le texte entier du Journal doit être révélé un jour.

En effet, Gide avertit que certaines « suppressions systématiques » auront « pour ainsi dire aveuglé » ce Journal. Dans ces conditions, avons-nous le droit de le juger ? Il me semble que nous pouvons du moins en définir le double caractère. D'une part, il nous apporte de précieux renseignements sur les milieux littéraires depuis 1889, il contient de savoureux portraits, il enregistre maintes opinions suggestives sur les écrivains et les musiciens du passé. En même temps, il nous livre de nombreuses confidences, particulièrement importantes chez un homme qui a toujours pratiqué l'examen de conscience. Si bien que le Journal d'André Gide peut nous rappeler tout à tour ceux d'Amiel et de Jules Renard tout en demeurant intensément personnel.

C'est qu'il reflète jusque dans sa forme les plus scrupuleuses hésitations d'André Gide. Parfois il fut tenté d'en faire une œuvre d'art ; mais sa réaction contre le « désir de bien écrire » fut si vive qu'il en détruisit plusieurs cahiers. A d'autres moments il le transforma en chantier littéraire et s'aperçut que son carnet devenait un « cimetière d'articles mort-nés ». Quand il eut commencé d'en publier des extraits, il dut reconnaître que le Journal ressemblait à « un ami indiscret, à qui on ne peut rien confier qu'aussitôt il ne le redise ». A-t-il remarqué, aussi que, de ce fait, son Journal lui échappait en partie puisque les protestations de ceux qu'il mettait en cause le contraignaient à des retouches, à des éclaircissements ?

Qu'un journal intime ait pu prendre, grâce à cette publicité, un aspect curieusement mouvant, je suis bien loin de m'en plaindre. Ce qui me trouble infiniment plus, c'est que dans les pages émouvantes où il évoque celle qui fut l'admirable compagne de sa vie, André Gide écrit finalement de ce Journal : « Incompréhensible ou inadmissible, l'image de ce moi mutilé que j'y livre, qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou. » Pareille certitude lui doit inspirer quelque indulgence pour les critiques qui « ont tant de mal à le saisir et à faire de lui des portraits ressemblants ». L'auto-portrait qu'il trace depuis un demi-siècle, lui-même avoue qu'il y manque ce qui en assurerait l'unité.

Critique du Journal
par René LALOU

1930

2

Nouvelles Littéraires
Rue Montmartre, 146, II^e

22 JUILLET 1939

Le seul danger grave serait que, lassé par sa propre complexité, Gide en viint à une espèce d'abdication. N'en approche-t-il point quand il se félicite qu'un de ses commentateurs se soit maintenu, pour juger son œuvre, « à un point de vue esthétique » ? Prise à la lettre, cette phrase signifierait que Gide renie le Voyage au Congo et le Retour de l'U. R. S. S., Corydon et la majeure partie de ce Journal. Or, nous pouvons bien oublier ses réponses provisoires à tel problème de morale sociale ou individuelle. Mais si nous l'avons souvent rapproché de Montaigne et de Goethe, c'est qu'il osait, à leur exemple, formuler une définition de l'homme moderne qui dépassait le point de vue esthétique pour engager l'être tout entier. Et nous pensons avec l'auteur du Prométhée mal enchaîné que la grandeur consiste à « porter jusqu'au bout les idées qu'on s'élève ».

A ce devoir le Journal prouve, en dépit de ses ombres volontaires et de quelques concessions à la chimère de « Part pur », qu'André Gide ne s'est point dérobé. « Je m'agite dans un dilemme : être moral ; être sincère » : il n'a dissimulé ni ce conflit intérieur qu'il notait dès 1892 ni le « besoin constant de conciliation » qui l'empêchait, quarante ans après, de « dissocier son cerveau de son cœur ». Une difficile sincérité soutenue à travers tant d'expériences spirituelles, voilà ce qui donne au Journal de si profondes résonances humaines. Son unique ambition, confessait Gide en 1902, était que, plus tard, la lecture de son Journal éveillât chez un jeune homme de son âge les belles émotions qu'il éprouvait devant les Souvenirs de Stendhal. Il a trop mérité cette suprême récompense pour que l'on ne souhaite pas, avec un affectueux respect, qu'à chaque génération il l'obtienne.

René LALOU.

(1) Editions de la N. R. F.